

l'hiver. Le lieu semblait maudit car un précédent gardien y avait massacré sa femme et ses deux filles mais Jack, loin d'être effrayé, comptait bien profiter du calme des lieux pour écrire en compagnie de sa femme et de son fils. Bien évidemment, les choses se gâtèrent et Kubrick ne négligea aucune référence au surnaturel en multipliant les figures imposées. Le spectacle était total. Les personnages étaient coupés du monde et je me sentais aussi vulnérable qu'eux. Les lieux paraissaient sans cesse menaçants. L'hôtel prenait peu à peu le contrôle du père tandis que le petit garçon était doté d'étonnants pouvoirs. Des êtres apparaissaient soudain, comme ces deux jumelles croisées au détour d'un couloir, qui me firent sursauter. Et il y avait cette étrange chambre 237, dans laquelle le petit garçon ne devait pas pénétrer mais qu'il finit, forcément, par découvrir. Depuis les premières minutes du film, une tension avait pris possession de la salle. Nous étions rassemblés dans une communion silencieuse. Certains crièrent toutefois lorsque Jack, voulant tuer sa femme et son fils, brisa en hurlant la porte d'une salle de bain à grands coups de hache. Le visage de l'acteur était stupéfiant tant il était déformé par la rage. Ses yeux roulaient follement d'un côté à l'autre. Ils semblaient envahir tout l'écran.

Je découvris la force de l'image. Alors que le romancier me laissait libre de composer à ma guise les différents éléments de l'histoire, le cinéaste me guidait d'une main ferme. En maîtrisant à merveille les mouvements de sa caméra, il me faisait partager des images auxquelles je n'aurais jamais pu songer. Durant près de deux heures, je frissonnai en savourant pleinement ce frisson. Je n'ai rien oublié de ce baptême et je revois encore ce torrent de sang déferler sous mes yeux en jaillissant d'un ascenseur.

Lorsque la lumière revint, je mis un moment à retrouver pour de bon le monde qui m'entourait. Plus tard, tandis que je marchais dans la rue, je cheminai encore en compagnie des personnages. Je revoyais le petit garçon poursuivi par son père fou dans un labyrinthe glacé. Durant ces quelques minutes, Kubrick avait réuni Œdipe, le Minotaure et les contes de fées. Et comment oublier cette photo qui occupait tout l'écran à la fin du film ? Comment Jack avait-il pu vivre à la fois dans le présent et le passé ? Je tentais de comprendre l'incompréhensible pour sortir de ce labyrinthe d'énigmes. Je finis par réaliser qu'il n'y avait peut-être pas d'issue et que c'était précisément cette errance qu'avait voulue le réalisateur. Mais il me fallait revoir ce film et il me fallait en découvrir d'autres, des dizaines, des centaines d'autres. J'avais pris goût à cette magie. Je voulais m'incarner dans d'autres existences pour mieux oublier mon adolescence. Pour vivre heureux, vivons cachés, dit-on. J'allais donc me cacher avec bonheur dans cette obscurité. Dès le lendemain, je rassemblai mes dernières économies pour me réfugier de nouveau au cinéma. Je fis alors confiance au hasard et j'entraï dans la première salle venue, prêt à plonger de nouveau dans ce grand écran.

## Sujet national, juin 2015, séries technologiques

**Objet d'étude : Le personnage de roman, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours**  
**Corpus : Victor Hugo, Joseph Kessel, Joy Sorman**

### Texte 1

*Gilliatt, un pêcheur solitaire, robuste et rêveur, a bravé pendant des heures la tempête pour rejoindre l'épave de La Durande, un bateau à moteur. Tandis que la mer s'apaise, il cherche de quoi se nourrir. À la poursuite d'un gros crabe, il s'aventure dans une crevasse.*

Tout à coup il se sentit saisir le bras.

Ce qu'il éprouva en ce moment, c'est l'horreur indescriptible.

Quelque chose qui était mince, âpre, plat, glacé, gluant et vivant venait de se tordre dans l'ombre autour de son bras nu. Cela lui montait vers la poitrine.

5 C'était la pression d'une courroie et la poussée d'une vrille<sup>1</sup>. En moins d'une seconde, on ne sait quelle spirale lui avait envahi le poignet et le coude et touchait l'épaule. La pointe fouillait sous son aisselle.

Gilliatt se rejeta en arrière, mais put à peine remuer. Il était comme cloué. De sa main gauche restée libre il prit son couteau qu'il avait entre ses dents, et de  
 10 cette main, tenant le couteau, s'arc-bouta au rocher, avec un effort désespéré pour retirer son bras. Il ne réussit qu'à inquiéter un peu la ligature<sup>2</sup>, qui se resserra. Elle était souple comme le cuir, solide comme l'acier, froide comme la nuit.

15 Une deuxième lanière, étroite et aiguë, sortit de la crevasse du roc. C'était comme une langue hors d'une gueule. Elle lécha épouvantablement le torse nu de Gilliatt, et tout à coup s'allongeant, démesurée et fine, elle s'appliqua sur sa peau et lui entoura tout le corps. En même temps, une souffrance inouïe, comparable à rien, soulevait les muscles crispés de Gilliatt. Il sentait dans sa peau des enfoncements ronds, horribles. Il lui semblait que d'innombrables lèvres,  
 20 collées à sa chair, cherchaient à lui boire le sang.

Une troisième lanière ondoya hors du rocher, tâta Gilliatt, et lui fouetta les côtes comme une corde. Elle s'y fixa.

L'angoisse, à son paroxysme<sup>3</sup>, est muette. Gilliatt ne jetait pas un cri. Il y avait assez de jour pour qu'il pût voir les repoussantes formes appliquées sur lui. Une  
 25 quatrième ligature, celle-ci rapide comme une flèche, lui sauta autour du ventre et s'y enroula.

Impossible de couper ni d'arracher ces courroies visqueuses qui adhéraient étroitement au corps de Gilliatt et par quantité de points. Chacun de ces points était un foyer d'affreuse et bizarre douleur. C'était ce qu'on éprouverait si l'on se  
 30 sentait avalé à la fois par une foule de bouches trop petites.

1. *Vrille* : outil formé d'une tige métallique servant à percer le bois.

2. *Ligature* : lien permettant d'attacher, de comprimer.

3. *Paroxysme* : degré extrême, très forte intensité.